CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Cathédrale Saint-Pierre), le 18 juillet 2025. STRIGGIO / BENEVOLO / CORTECCIA / PALESTRINA. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction)

Lorsque Hervé Niquet et son Concert Spirituel ont investi la Cathédrale Saint-Pierre de Saintes, en ce 18 juillet 2025, pour y interpréter la *Messe à 40 voix* d'Alessandro Striggio, ce ne fut pas un simple concert, mais une transmutation architecturale et spirituelle. Trois jours après leur triomphe, à l'Opéra Berlioz de Montpellier, ce lieu chargé d'histoire – épicentre du Festival de Saintes dédié depuis 1972 à la musique « historiquement informée » – s'est mué en un laboratoire acoustique où l'espace devint partition. L'auditeur, immergé dans cette cathédrale sonore, a vécu une expérience sensorielle sans équivalent : une polyphonie monumentale déployée en 3D, exploitant la réverbération légendaire des voûtes gothiques pour ressusciter un chef-d'œuvre perdu pendant quatre

siècles.

Dès les premières notes du plain-chant *Beata viscera*, un miracle acoustique s’opéra. Les 40 chanteurs, dissimulés dans les profondeurs du chœur, firent surgir leurs voix comme autant de lumières oscillantes dans la pénombre. Progressivement, ils avancèrent en cortège solennel, formant une ronde concentrique autour de l’orchestre, lui-même disposé en cercle avec Niquet en pivot central. Cette disposition, inspirée des pratiques florentines de la Renaissance, n’était pas qu’un spectacle visuel : elle libéra la topographie sonore conçue par Striggio pour ses cinq chœurs indépendants (deux à gauche, deux à droite, un central).

L’acoustique unique de la cathédrale — nourrissant les graves et prolongeant les harmoniques comme nulle part ailleurs — transforma chaque phrase en voile de résonance. Dans le *Credo*, lorsque les chœurs latéraux se répondirent, les délais naturels créèrent un effet d’écho cosmique, tandis que les voûtes amplifiaient les basses du *continuo*. Niquet, fin stratège, adapta ses tempi pour préserver la clarté des entrées polyphoniques, évitant toute bouillie sonore malgré la complexité vertigineuse de l’écriture. Dans le *Sanctus*, les voix montèrent vers la coupole comme une colonne de lumière, chaque arpège harmonique irradiant depuis le cercle des chanteurs vers les chapelles latérales, enveloppant l’auditeur d’un manteau vibratoire — une expérience quasi mystique, impossible à reproduire en salle moderne.



Contrairement aux masses baroques ultérieures où les pupitres doublent, Striggio exige 40 parties individuelles – un puzzle contrapuntique que Niquet releva avec une précision d'horloger. La performance fut d'autant plus virtuose que les voix, placées en cercle élargi, durent s'écouter mutuellement sans chef direct (chaque groupe ayant son « sous-chef » invisible). Le résultat ? Un tissu polyphonique d'une transparence cristalline, où chaque ligne – du soprano suraigu à la basse profonde – conservait son autonomie, notamment dans le Gloria aux entrées fuguées en cascade. Niquet insuffla une énergie théâtrale à cette messe liturgique. Entre les blocs monumentaux de Striggio, il a intercalé des pièces brèves de **Benevolo, Palestrina** et **Corteccia** – comme des respirations colorées entre les actes d'un drame sacré. Le *Miserere* de Benevolo (interprété *a cappella* depuis la tribune) fit office de prieuré méditatif, tandis que le *Laetatus sum* irradia une joie vénitienne par ses dialogues en écho entre chœurs opposés.

Spécialiste des redécouvertes oubliées (comme en témoignent

ses enregistrements de Charpentier ou Boismortier), Niquet transcenda l'érudition. Sa lecture de la messe – sans instrumentation ajoutée (contrairement à la version de Robert Hollingworth) – fit ressortir la sensualité pure des voix, rappelant que Striggio composait pour les fêtes somptueuses des Médicis. Dans l'*Agnus Dei* – apothéose comptant jusqu'à 60 parties vocales par empilement des chœurs – Niquet démontra son génie de l'équilibre des masses. Malgré la puissance déployée, aucun pupitre ne domina : les sopranos planaient sans stridence, les basses rugissaient sans lourdeur, grâce à un contrôle millimétré des nuances. L'auditeur percevait simultanément la granulation fine des entrées individuelles et le souffle collectif – un paradoxe typiquement italien, où l'émotion l'emporte sur la rigueur.

Le *Motet* final « *Ecce beatam lucem* » (à l'origine de la messe) devint un feu d'artifice vocal, où les 40 voix, enfin réunies en un seul bloc, firent vibrer les pierres la cathédrale toute entière. À l'ultime accord du motet, un silence électrique régna – quatre secondes d'extase collective – avant qu'une *standing ovation* n'embrase la nef. Les applaudissements durèrent cinq minutes, saluant autant la prouesse technique que l'émotion partagée. Niquet, en « *passeur d'éternité*« , refusa de monopoliser ltous es lauriers, quittant discrètement la scène, laissant son ensemble recevoir l'hommage…

CRITIQUE, concert. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Cathédrale Saint-Pierre), le 18 juillet 2025. STRIGGIO / BENEVOLO / CORTECCIA / PALESTRINA. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction). Crédit photo (c) Dominique Dérien

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 18 juillet 2025. BRAHMS / SCHUMANN / DVORAK. Orchestre et Chœur national de Montpellier Occitanie , Jonathan Fournel (piano), Roderick Cox (direction)

Après l’ouverture du Festival par un spectaculaire concert gratuit en plein air, l’Orchestre national de Montpellier Occitanie marque sa dynamique participation au Festival Radio-France Occitanie Montpellier dont il est partenaire depuis sa création (1985). Dans la ronde des Orchestres qu’affiche le Festival Radio-France Occitanie Montpellier, l’Orchestre national de Montpellier Occitanie (OnMO) assure sa seconde prestation,

cette fois à l'Opéra Berlioz, avec le Chœur de l'Opéra national de Montpellier et sous la direction de Roderick Cox. Le programme romantique fait se côtoyer Brahms, Schumann et Dvořák, en direct sur France Musique et sur les ondes d'Euro-radio.

En première partie, la connexion entre les œuvres de Schumann et Brahms, que l'aîné nommait « son élu », s'établit par les voies de la *Sehnsucht* (sensation diffuse de nostalgie), si prisée des romantiques germaniques. En lever de rideau, le *Schicksalslied* op. 54 (*Chant du destin*) de Brahms exalte la nostalgie d'une Grèce antique emplie de clarté, via le poème chanté de Hölderlin (issu du roman *Hyperion*). Si les attaques orchestrales sont fort hésitantes, le Chœur de l'Opéra national de Montpellier (préparé par **Noëlle Gény**) emporte l'adhésion par la plénitude lyrique de tous ses pupitres. La strophe de rébellion dégage une puissante émotion, entretenue par les ruptures rythmiques (en hémioles) des vents. Le *Concerto de piano* op. 54 de **Robert Schumann** entretient cette flamme, avec quelques précipitations et imprécisions dans l'*Allegro affetuoso* sous les doigts du pianiste **Jonathan Fournel**. Plus tempéré dans l'ineffable *Intermezzo*, le pianiste devient un partenaire inspiré et quasi chambriste en compagnie des bois ou des violoncelles de la formation montpelliéraine. On apprécie le rebond rythmique du final, si typique de la fougue schumanienne. Le bis du pianiste renoue avec « l'élu » : **Johannes Brahms**.

La direction de **Roderick Cox** prend enfin toute sa place dans l'incontournable *Symphonie n° 9* op. 95 d'**Antonin Dvořák**. Composée pour New York (1893) où le compositeur tchèque était en résidence à la direction du Conservatoire, la symphonie fut sous-titrée « *Du Nouveau monde* ». Ce soir, elle diffuse une charge symbolique lorsque l'actuel chef de l'OnMO, noir

américain, la dirige par cœur. Si les chercheurs du XXIe siècle sont moins sûrs de l'origine étasunienne ou amérindienne des thèmes qui circulent dans les mouvements, la magie opère. Natif de la Bohème, le compositeur tranchait d'ailleurs ce débat des réveils nationalistes en déclarant : « *C'est une musique tchèque où parle le pays natal, mais sans mon expérience américaine, je n'aurais jamais pu la créer.* »

Le réseau de réminiscences, que Dvořák manie jusqu'à l'envoûtement, trouve des adeptes investis dans la phalange occitane. Soulignons le phrasé dansant des flûtes et hautbois (1er mouvement), la suavité de la mélopée au cor anglais (*Largo*) qui ouvre des horizons cinématographiques. En caractérisant les contrastes du *Scherzo* (*Molto vivace*), le chef laisse respirer le trio pastoral. Tandis que le chef communique le « *fuoco* » du final à ses musiciens, notamment aux cuivres héroïques, il cultive également les ruptures de *tempi* et de masse qui font vivre les réminiscences. Parmi elles, se glisse un tendre solo de clarinette qui tend la main à celui nostalgique du *Chant du destin*. Vous avez dit « romantique » ? Le charme opère lorsque le public, debout, acclame les musiciens.

La veille, en direct sur France Musique, le directeur **Michel Orier**, a rendu hommage aux fondateurs du Festival qui fête sa 40e édition en 2025. Pouvons-nous simplement mettre l'accent sur les riches heures de l'Orchestre national de Montpellier Occitanie ? En effet, la politique d'exhumation et de création lyriques, qui y a prévalu pendant plus de trois décennies, fut réalisée avec le concours de l'OnMO. Du *Château des Carpathes* de Philippe Hersant (édition 1992) à *Penthésilée* d'Othmar Schoeck (édition 1998), de *La Parisina* de Mascagni (1999) à *Fervaal* de d'Indy (2019), ces contributions ont ponctué les rendez-vous de festivaliers et de milliers d'auditeurs sur les ondes. Grâce au service public de Radio-France et des radios européennes !

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 18 juillet 2025. BRAHMS / SCHUMANN / DVORAK. Orchestre et Chœur national de Montpellier Occitanie , Jonathan Fournel (piano), Roderick Cox (direction). Crédit photo (c) Droits réservés.

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 17 juillet 2025. BEETHOVEN : Symphonies N°4 et N°7. Orchestre des Champs Elysées, Philippe Herreweghe (direction)

Trente ans après la fondation de l'Orchestre des Champs-Élysées (OCE), Philippe Herreweghe, grand

architecte du renouveau beethovénien sur instruments d'époque, fait son retour au Festival de Saintes (qu'il dirigea de 1982 à 2002). Dans l'abbatiale romane à l'acoustique cristalline, ce concert s'annonçait comme un pèlerinage artistique. À 78 ans, Herreweghe incarne plus que jamais la synthèse parfaite entre rigueur historique et inspiration vivante.

Dès les premières mesures de la ***Symphonie n°4*** *en si bémol majeur*, l'OCE déploie une transparence texturale qui révèle chaque détail de la partition. L'*Adagio* introductif : un mystère tendu, aux silences éloquents, où les cordes graves dessinent des ombres mouvantes. L'*Allegro vivac*e offre une danse aérienne, portée par les violons aux archets légers et les *pizzicat*i espiègles des contrebasses. Le dialogue entre le basson solo et l'orchestre dans le *finale* fut un moment de grâce, espièglerie haydnienne élevée au rang d'art. Herreweghe privilégie des *tempi* alertes mais jamais précipités, soulignant la continuité avec l'héritage de Mozarr tout en annonçant l'audace romantique.

Si la *Quatrième* charmait par sa finesse, la *Septième Symphonie en la majeur* a embrasé la nef de l'Abbaye par sa force tellurique. Le *Vivace* initial : un tourbillon où les motifs rythmiques (pulsation des cordes graves, roulements de timbales) créent une énergie vitale irrésistible. L'*Allegretto* est ici traité comme une procession méditative, les altos y déploient un chant d'une douleur noble, magnifié par la réverbération des pierres millénaires. Le *Finale* est vécu comme un délire dionysiaque où les cuivres naturels (cors et trompettes d'époque) ont jailli comme des éclairs.

L'**Orchestre des Champs-Elysées**, formé de spécialistes du répertoire historiquement informé, a brillé ce soir, sous la

férule de son fondateur, tant par l'équilibre des pupitres (bois dialoguant avec des cordes charnues mais sans lourdeur), par sa cohésion rythmique (chaque accent, chaque syncope ciselée avec une précision d'horloger), que par ses nuances dynamiques (des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* éclatants, maîtrisant l'acoustique généreuse de l'abbatiale sans jamais saturer l'espace).

Philippe Herreweghe a dirigé sans partition, d'un geste dépouillé mais hyper-expressif, sa direction alliant clarté structurelle : chaque reprise, chaque transition justifiée par une respiration naturelle ; une émotion contenue : refusant le pathos facile, il a privilégié une intériorité lumineuse, notamment dans l'*Adagio* de la *Quatrième ;* et sens du récit : les deux *Symphonies* ont formé un arc dramatique cohérent, de la légèreté classique à la fureur rythmique.

Une ovation debout a bien naturellement conclue la soirée !…

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 17 juillet 2025. BEETHOVEN : Symphonies N°4 et N°7. Orchestre des Champs Elysées, Philippe Herreweghe (direction). Crédit photo © Esteban Martin

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 17 juillet 2025. RACHMANINOV / R. STRAUSS. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Daniil Trifonov (piano), Daniel Harding (direction)

La seconde invitation du *Philhar* au festival Radio-France Montpellier surclasse la première déjà captivante (le 11 juillet). Sous la baguette de Daniel Harding, deux pièces phares du romantisme brillent au firmament de l'Opéra Berlioz : le *3e Concerto* de Sergueï Rachmaninov avec le pianiste russe Daniil Trifonov et *Une Vie de héros* de Richard Strauss.

Le concert de l'**Orchestre Philharmonique de Radio-France** 11 juillet était déjà captivant. Mais celui de ce 17 juillet est l'un des phares de cette 40e édition du Festival occitan, *ex-aequo* avec la *Symphonie « Résurrection »* de Gustav Mahler, dirigée par Tarmo Peltokoski à la tête de l'Orchestre national

du Capitole de Toulouse quelques jours plus tôt.

Les atouts en sont dédoublés par deux œuvres « culte » et deux performeurs. Pianiste russe surdoué, **Daniil Trifonov** s'est spécialisé dans le répertoire romantique (voir sa discographie…). Sans tomber dans l'écueil de la pyrotechnie, son jeu fait mouche au prisme des facettes que déploie Sergueï Rachmaninov dans son *3e Concerto op. 30*, composé pour conquérir les USA et qu'il créa à New York (1909). « *Chanter la mélodie* » selon les mots de Rachmaninov *himself,* D. Trifonov l'assume avec sobriété dans l'*Allegro* initial. Envoûter son propre clavier, devenu jeux orgue au fil de la longue cadence (l'*Ossia* probablement) : le soliste triomphe de toutes les chausse-trappes. S'évader dans un parcours rhapsodique (*Intermezzo adagio*), en faire jaillir les idées, le jeu de timbres par son incroyable toucher des aigus tout se réalise. Et se performe même lorsque son piano se cabre comme un pur-sang pour lancer le final *Alla breve* que l'orchestre saisit dans son envol et son moteur rythmique. Car le direction réactive de **Daniel Harding** explore le romantisme fougueux, mais sans gesticulation. Le public les acclame tous deux vivement.

Le dernier poème symphonique *Ein Heldenleben* (*Une Vie de héros, opus 40*) de Richard Strauss fait pénétrer l'auditoire dans la saga d'un compositeur se mettant en scène, quelques décennies après Berlioz dans la *Fantastique*. Chacun des six mouvements réinvente la complexité orchestrale avec audace ; le *Philhar* en restitue le pouvoir cinétique. Le souffle post-romantque du mouvement initial pose la personnalité rayonnante *Héros* (*Der Held*), alors que le registre grotesque s'invite dans *Les Ennemis du héros* (*Des Helden Widersacher*) : ceux-ci jacassent chez les bois aigus et grondent chez les basses (on pense à la cour d'Hérode dans le futur opéra *Salomé*). Quel contraste avec les suaves courbes mélodiques du violon *solo* qui incarne la compagne du compositeur (*Des Helden Gefährtin*) dans une douceur sensuelle ! Le jeu de **Nathan Mierdl** (26 ans)

s’y déploie sereinement avec une sensibilité saisissante. La montée en puissance des mouvements suivants s’accomplit avec une précision au *laser,* séparés par la seule accalmie du mouvement « viennois » qu’enrobent les arpèges de harpes (*Œuvres pacifiques du héros*). Les trompettes en coulisse du *Combat du héros* lancent une chevauchée straussienne (moins noble que celle wagnérienne), décuplée par la force tellurique des percussions et de somptueux cuivres graves. Cette vie orchestrale grouillante, haletante et pleine de ruptures cède enfin la place à une fin quasi chambriste, émaillée du dialogue concertant avec l’excellent cor solo qui symbolise *Le renoncement et l’accomplissement du héros*. Subjugués, les deux mille auditeurs de l’Opéra Berlioz retiennent leur souffle plusieurs minutes avant d’applaudir. La marque des grandes soirées !

Aux saluts, de vives acclamations récompensent toutefois les deux *Helden*-solistes du *Philhar* (violon solo, cor solo) autant que Daniel Harding, un héros modeste de la saga straussienne. En lever de rideau de ce concert, le directeur **Michel Orier** avait adressé un vibrant hommage aux Héros du Festival Radio-France Montpellier qui fête sa 40e édition. Soit les trois fondateurs : **Jean-Noël Jeanneney** (Radio-France), **René Koering** (directeur du Festival pendant de longues décennies) et **Georges Frêche** (maire de Montpellier) en l’an 1985.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), 17 juillet 2025. RACHMANINOV / R. STRAUSS. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Daniil Trifonov (piano), Daniel Harding (direction). Crédit photo (c) Droits Réservés

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Cathédrale Saint-Pierre), le 15 juillet 2025. PURCELL / CHARPENTIER / FERRANDINI. Ensemble Il Caravaggio, Camille Delaforge (direction)

Après avoir célébré la magie des *Arts Florissants* (à l'Abbaye aux Dames) dans ces colonnes, c'est avec une joie profonde que nous avons retrouvé – à la Cathédrale Saint-Pierre cette fois – le superbe ensemble baroque *Il Caravaggio*, (dont nous avons chroniqué maints albums, comme dernièrement « *Le Devoir du premier commandement* » de Mozart...), cette jeune formation audacieuse jouant sur instruments anciens et dirigée par la cheffe Camille Delaforge. Le concert du 15 juillet 2025 s'inscrivait dans la lignée des explorations musicales du Festival de Saintes, où l'émotion

sacrée rencontre le théâtre lyrique avec une intensité rare.

La **Cathédrale Saint-Pierre de Saintes**, écrin acoustique séculaire, a magnifié les nuances d'un programme construit autour du thème de l'abandon – celui de Saül, de la Vierge Marie et de Saint Pierre. La jeune cheffe Camille Delaforge a mené son ensemble avec une énergie concentrée, où chaque geste épousait les vagues émotionnelles des partitions. D'emblée, l'ensemble plonge dans le drame biblique avec le plus petit *oratorio* de **Henry Purcell**, le rarissisme « *The Witch of Endor ».* La rencontre entre Saül (**Bastien Rimondi**, ténor troublante de gravité) et la Sorcière d'Endor (**Apolline Raï-Westphal**, soprano aux couleurs obscures) a été servie par une rhétorique musicale où la fougue et le contraste ont dominé, tandis que les graves du baryton **Guilhem Worms** (Samuel) ont fait leurs effets habituels.. Les interventions du *continuo* (théorbe, clavecin et violone) ont tissé un suspense haletant, soulignant la malédiction divine.

Pièce maîtresse du concert, « *Il Pianto della Donna* » est une œuvre méconnue de **Giovanni Ferrandini** a révélé la mezzo **Floriane Hasler**. Son interprétation de la Vierge éplorée, déplorant la mort de son fils, a conquis l'audience réunis sous les voûtes séculaires de la cathédrale, par sa pureté aérienne et son *legato* poignant. La direction de Delaforge, subtile et tendre, a laissé fleurir les ornements des violons comme des larmes instrumentales. Un moment tout simplement bouleversant !

Avec *Le Reniement de Saint Pierre*, ce fameux motet dramatique de **Marc-Antoine Charpentier**, l'ensemble a montré sa maîtrise du répertoire français. Les cinq voix unies dans *« Cum caenasset Jesus »* ont illustré la complexité polyphonique de Charpentier. **Bastien Rimondi** (Haute-contre) a incarné un Pierre déchiré, dont le reniement fut souligné par des

ruptures rythmiques brutales, tandis que le Jésus de **Jordan Mouaissia** a également marqué les esprits. La basse continue, soutenue par l'orgue positif, a ajouté une dimension sacrée à ce dialogue évangélique.

En clôture, l'extrait de *The Grove* (« *When Orpheus sang* ») a permis à Floriane Hasler de déployer à nouveau sa vocalité lumineuse. La fluidité des phrases, accompagnée par les violons en écho, a offert une résolution apaisante au programme – comme un hommage à la céleste musique purcellienne.

Sous l'impulsion de **Camille Delaforge**, l'ensemble ***Il Caravaggio*** incarne un baroque du XXIe siècle : théâtral, inclusif et curieux ! Leur résidence à la Fondation Singer-Polignac et leur travail de médiation en milieu scolaire, témoignent d'une volonté de décloisonner la musique ancienne.

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Cathédrale Saint-Pierre), le 15 juillet 2025. PURCELL / CHARPENTIER / FERRANDINI. Ensemble Il Caravaggio, Camille Delaforge (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d'art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction)

L'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise joue en fosse pour *Don Giovanni* cette année : l'occasion était trop belle pour ne pas l'inviter à donner un concert sous la direction de celui qui est tout récemment devenu son directeur musical, Sir Simon Rattle. Le programme choisi unit la modernité des *Atmosphères* de György Ligeti (1961) au romantisme du *Prélude* de *Lohengrin* de Richard Wagner et de la *Neuvième Symphonie* d'Anton Bruckner.

Rattle et le BRSO ont eu l'occasion de rôder le même programme (mais encore plus roboratif, puisque s'y ajoutaient les *Sechs Stücke für Orchester op. 6* de Webern et le *Prélude et mort d'Isolde* de Wagner) en concert à Munich puis en tournée. La version resserrée qu'ils ont proposée à Aix est d'une cohérence remarquable : toutes ces musiques impalpables naissent du silence et meurent dans le silence. Rattle dirige

d’ailleurs le *prélude* de *Lohengrin* dans la continuité immédiate des *Atmosphères* de Ligeti, sur une battue continue qui évite que l’enchantement ne soit rompu par des applaudissements : effet saisissant quand les harmonies atmosphériques de *Lohengrin*, leur flux et leur reflux, succèdent sans solution de continuité au maelström sonore savamment organisé par le compositeur hongrois à l’aide d’un orchestre symphonique certes fourni, mais sans aucune aide de l’électronique. Le BRSO y déploie toute la palette de ses qualités : pâte sonore dense et aérée à la fois, comme en constante fermentation, sonorité chaleureuse, sans rien d’une froide perfection – autant de vertus qui éclaireront ensuite de leur éclat singulier la dernière S*ymphonie* de Bruckner, restée inachevée.

Sans entracte, mais cette fois après une brève pause et des applaudissements nourris, les musiciens ont entrepris le long voyage que fait parcourir l’ultime *opus* symphonique de Bruckner. Le chef et l’orchestre y trouvent un superbe équilibre, dans un geste qui va toujours de l’avant, sans être pourtant précipité. Dans le premier mouvement, les sublimes sinuosités du thème en la font briller de tous leurs feux le pupitre des cordes bavaroises, d’une fervente intensité, avant qu’une coda ravageuse ne procède à l’ouverture du septième sceau, préparant la voie pour l’apocalyptique *Scherzo*. Rattle et ses musiciens montrent dans ce dernier un spectaculaire rebond, qui n’en atténue en rien la dimension terrifiante, pas plus que le trio qui reste placé sous tension constante. Seul répit, le hautbois fruité et quasi mahlérien de **Stefan Schilli** qui chante à perdre haleine dans le très court intermède qui sépare les deux salves de coups de boutoir. Le grandiose mouvement lent, où retentit au cor et aux tubas wagnériens le thème de l’« *Adieu à la vie* », sert de conclusion à l’œuvre.

Contrairement à ses deux enregistrements à la tête de la Philharmonie de Berlin (2012 et 2022), Simon Rattle dirigeait

cette fois la *Symphonie* sans le *Finale* complété à partir des manuscrits par Nicola Samale, Giuseppe Mazzuca, John Alan Phillips et Benjamin-Gunnar Cohrs. C’est donc dans une atmosphère recueillie, sur l’accord final entonné par les cuivres, dans un ciel de cordes lavé par l’orage, que s’est achevé ce concert. Retenant d’abord son souffle, le public a réservé une chaleureuse ovation aux musiciens bavarois qui se produisaient au Festival d’Aix-en-Provence pour la toute première fois – mais, espérons-le, pas la dernière…

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d’art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction). Crédit photo © Vincent Beaume

---

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 14 juillet 2025. BACH / TELEMANN

/ KUHNAU / GRAUPNER. Les Arts Florissants, Paul AGNEW (direction)

Quelle soirée inoubliable que celle offerte par *Les Arts Florissants* et Paul Agnew dans l'écrin sacré de l'Abbaye aux Dames de Saintes – et dans le cadre du 54ème Festival de Saintes (placé sous la direction artistique, pendant deux ans, de la violoncelliste *star* Ophélie Gaillard) ! Le programme « *Bach et La Grande Audition de Leipzig* » n'était pas simplement un concert, c'était un voyage passionnant au cœur d'un moment charnière de l'histoire de la musique : la compétition légendaire de 1723 pour le poste de Cantor à Leipzig… que Johann Sebastian Bach finira par obtenir (sans être le favori, et suite au désistement du vrai élu) !

L'un des favoris était **Georg Philip Telemann**, par lequel débute la soirée avec sa *Cantate « Wer sich rächet ».* Dès les premières mesures, l'ambiance était posée : une énergie dynamique et une clarté rhétorique saisissantes. Le contre-ténor **Maarten Engeltjes**, d'une présence magnétique, et la soprano **Miriam Allan**, à la pureté cristalline, ont captivé par leur dialogue expressif et leur agilité. L'orchestre, précis et enlevé, a fait briller la vivacité et l'inventivité du grand rival (et ami) de Bach. Un départ électrisant !

Suit un ouvrage du plus obscur **Johann Kuhnau,** *« Lobe den Herrn meine Seele ».* Plongeant dans l'univers de ce prédécesseur

immédiat de Bach à Leipzig, l'ensemble a révélé une cantate d'une richesse contrapuntique et d'une profondeur spirituelle touchante. Le **Chœur des Arts Florissants** s'est particulièrement illustré ici, déployant une palette sonore d'une homogénéité et d'une souplesse remarquables, des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* rayonnants. Les solistes du chœur (**Violaine Le Chenadec, Nicolas Kuntzelmann, Sean Clayton, Benoît Descamps**) ont apporté des couleurs solistiques précieuses, notamment dans les passages fugués. Une belle redécouverte !

Le troisième ouvrage est donc… le premier **Johann Sebastian Bach** de la soirée ! La *Cantate BWV 23*, présentée par Bach lui-même lors de l'audition, a été un sommet émotionnel. Le duo d'ouverture entre **Miriam Allan** (soprano) et **Thomas Hobbs** (ténor) fut d'une beauté à couper le souffle, porté par des cordes enveloppantes et un *continuo* d'une grande sensibilité. Le *choral* final, avec le chœur et l'ensemble au complet, a résonné avec une puissance recueillie et une ferveur communicative dans la nef de l'abbaye. **Paul Agnew** a magistralement souligné l'équilibre parfait entre supplication pathétique et espérance sereine qui caractérise cette œuvre.



Mais c’est certainement la première oeuvre de la seconde partie de la soirée, due à la plume du tout obscur **Christoph Graupner**, et sa *Cantate « Aus der Tiefen rufen wir »* qui a été la révélation de la soirée. Christoph Graupner, le candidat(-lauréat) qui se retira finalement au profit Bach, s’est révélé dans toute sa splendeur avec cet ouvrage. **Edward Grint** (basse) a été formidable d’autorité et de profondeur dans les récitatifs, tandis que le chœur a exprimé la détresse et l’appel à la miséricorde avec une force chorale impressionnante. Les passages orchestraux, notamment les dialogues entre vents et cordes, étaient d’une inventivité et d’une expressivité rares. Une œuvre puissante, servie avec une conviction totale, qui a fait comprendre pourquoi Graupner était un sérieux prétendant !

La *Cantate* de J.S. Bach, *« Jesus nahm zu sich die Zwölfe » BWV 22* – qui clôt le concert – est la seconde présentée par Bach à

Leipzig. Dès l'ouverture avec son alto solo poignant (magnifiquement joué), l'œuvre a captivé. Le récitatif et l'*aria* du ténor **Thomas Hobbs,** décrivant l'annonce de la *Passion*, ont été d'une intensité dramatique et d'une beauté vocale exceptionnelles. Le contre-ténor **Nicolas Kuntzelmann** a apporté une douceur et une fluidité remarquables dans son *aria,* porté par un violoncelle piccolo enchanteur. Le chœur final, avec sa fugue énergique et sa conclusion choral triomphante, a soulevé l'auditoire. **Paul Agnew** a mené l'ensemble avec une énergie et une clarté qui ont fait ressortir toute la modernité et la force narrative de cette musique. La basse continue (théorbe, orgue, clavecin, violoncelle, contrebasse) était un pilier de stabilité et d'invention. Les cordes, d'une grande finesse et d'une articulation précise, les bois expressifs et les trompettes éclatantes ont formé une palette sonore riche et colorée, parfaitement adaptée à chaque compositeur. Un final époustouflant !

Ce concert « *Bach et La Grande Audition de Leipzig* » était bien plus qu'une succession de *Cantates*. C'était une plongée fascinante dans un moment historique crucial, une démonstration éclatante du génie de Bach, mais aussi une réhabilitation passionnante de ses brillants contemporains (Telemann, Kuhnau, Graupner). Porté par l'excellence absolue des **Arts Florissants** sous la baguette inspirée de **Paul Agnew**, par des solistes en état de grâce, et par l'acoustique généreuse de l'Abbaye aux Dames, ce fut une soirée de musique baroque d'une intelligence, d'une vitalité et d'une beauté rares. *Bravi !*

CRITIQUE, festival. SAINTES, 54ème Festival de Saintes (Abbaye aux Dames), le 14 juillet 2025. BACH / TELEMANN / KUHNAU / GRAUPNER. Les Arts Florissants, Paul AGNEW (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 15 juillet 2025. STRIGGIO, BENEVOLO, CORTECCIA, PALESTRINA. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction)

A Montpellier, le lendemain d'un 14 juillet républicain, avec concert sur le parvis de la Mairie, tous à la messe à l'Opéra Berlioz ! La spectaculaire *Messe à 40 voix* d'Alessandro Striggio (1558) résonne en stéréophonie grâce à la

reconstitution opérée par le Concert Spirituel et son chef, Hervé Niquet.

S’imaginer être dans la cathédrale Santa Maria del Fiore de Florence sous les Médicis. Écouter la *Messe à 40 voix* d’Alessandro Striggio, rejouée au début du XVIIe siècle lors d’un office dédié à Saint-Jean. Nous y sommes, nous auditeurs du Festival, fascinés par les sonorités enveloppantes du cercle choral sur le plateau de l’Opéra Berlioz ! Cette reconstitution bâtie par Hervé Niquet magnifie la polyphonie renaissante et baroque. Les musiques baroques de la procession et du rituel catholiques sont en effet intégrées aux cinq pièces (dites « de l’ordinaire ») de ladite messe de Striggio – *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei*. Conservé à la Bibliothèque nationale de France, l’unique manuscrit de l’œuvre fut découvert par Dominique Visse et confié à Hervé Niquet.

Sous les lumières rougeoyantes, l’entrée des musiciens et choristes s’effectue en plain-chant (*Beata viscera Marie virginis*) sur le bourdon de la teneur aux sacqueboutes, depuis le fond du plateau. Une fois placé sur la scène, le dispositif des cinq chœurs (totalisant 40 voix) forment un large cercle, tous répartis autour du noyau dur constitué par le chef (Hervé Niquet) et l’instrumentarium des vents (doulcianes, orgue, régale) et des basses d’archet. En corolle du cercle, les trois sacqueboutes et le cornet à bouquin, surélevés sur un praticable, interviendront en interludes instrumentaux. Ce rituel, aujourd’hui désacralisé, impose son rythme et son élévation au fil des pièces.

L’alternance de pièces baroques – signées d’**Orazio Benevolo, Francesco Corteccia** – et du *Pater noster* de **Palestrina**, recherche la fusion plutôt que l’opposition avec les pièces de ladite messe. Car le contrepoint (*Kyrie*) et la plénitude harmonique (*Sanctus*) sont les vecteurs communs de l’écriture.

L’auditeur apprécie le jeu des masses entre les chœurs distincts, chacun véhiculant plusieurs registres de voix. La spatialisation musicale culmine dans le *Gran concertato* qui mêle instruments et voix, parfois en *coro spezzato* (2 chœurs en antiphonie) comme à Venise. A cet égard, le puissant *Gloria* admet même les vocalises des ténors, échappées du chœur, alors que l’*Agnus Dei* revient sobrement au plain-chant. Les épisodes strictement instrumentaux aèrent le déroulé par des rythmes plus variés, parfois même de danse. Les excellents sacqueboutiers et le cornet à bouquin dialoguent alors avec les doulcianes au timbre nasal (anches doubles, ancêtres du basson). La palette renaissante est riche en couleurs non homogénéisées !

Pour les oreilles de notre temps, le statisme de l’harmonie crée toutefois une certaine lassitude au fil de l’écoute, d’autant que le cadre rythmique (mesures binaires et dactyle en vedette) est monolithique si on le compare aux *Canzon* de **Giovanni Gabrieli** à la fin du XVIe siècle. Il est évident que la diffusion de la *Messe* de Striggio doit être plus exaltante dans la basilique Saint-Jean de Latran (Rome) où le Concert Spirituel se produisait en juin. Et tout autant sous les voûtes de la cathédrale Saint-Pierre, au festival de Saintes, ce 18 juillet (où notre confrère Emmanuel Andrieu sera présent pour un second point de vue) !

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 15 juillet 2025. STRIGGIO, BENEVOLO, CORTECCIA, PALESTRINA. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 10 juillet 2025 MAHLER : 2ème Symphonie dite « Résurrection ». Orchestre National du Capitole de Toulouse / Tarmo Peltokoski (direction).

A seulement 24 ans, le chef finlandais Tarmo Peltokoski vient de prendre ses fonctions de directeur musical de l'Orchestre National du Capitole de Toulouse et se produit pour la première fois au Festival Radio France Occitanie Montpellier, à la tête de sa formidable phalange. Et c'est rien moins que la monumentale et sublime *Deuxième Symphonie* (dite « *Résurrection* ») de Gustav Mahler (qu'il a dirigée sans partition !) que le jeune chef a interprété dans la seconde plus grande ville de la Région Occitanie, ce

véritable Everest symphonique (également notre symphonie préférée !).

La soirée débute cependant par une exécution de l'ouverture de *Tristan und Isolde* de **Richard Wagner**, dont les trois derniers accords sont aussitôt suivis, sans temps de pause ou respiration aucune (pour mieux en accentuer la filiation ?…), par le fameux *Totenfeier* et sa déflagration d'un pupitre de violoncelles incisif et vigoureux : c'est bien une vision spectaculaire et sombre de cette œuvre que s'attachera à dessiner la baguette du fringant et passionné jeune chef (qui vient également d'être nommé à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Hong-Kong qu'il dirigera à partir de septembre 2026). On se délecte aussi, dans l'*Allegro Maestoso*, des admirables *pizzicati* qui absorbent l'écoute. Dans l'*Andante moderato*, c'est la finesse des cordes, toutes en volupté, qui capte aussitôt l'attention. **Tarmo Peltokoski** fait ensuite ressortir dans le *Scherzo* tout le grinçant contenu dans ce mouvement, et dont se souviendra plus tard Chostakovitch… Mais il se distingue avant tout par une aisance incroyable, entre puissance et souplesse, le corps entièrement donné à la musique (qu'il torsionne en avant ou en arrière, se désarticulant presque quand il s'agit de déclencher un *fortissimo* !), doublée d'une battue virtuose, et surtout un charisme naturel qui fait que nul ne peut détacher ses yeux du podium, pas plus les musiciens que le public.

Dans l'*Urlicht*, nous découvrons la superbe contralto allemande l'héraultaise **Marianne Crebassa** qui apporte à cette partie une humanité confondante, tranchant radicalement avec les trois premiers mouvements. Elle délivre un chant très pudique d'une voix intense et blessée. Le chef s'engage alors dans un final étiré et néanmoins terrifiant. La lente montée vers le *Wild herausfahrendest*, impeccablement traitée, fait courir le frisson derrière l'échine, avant que la soprano étasunienne **Rachel Willis-Sorensen** ne prenne le relais dans le long finale

où le magnifique chœur basque **Orfeon Donostiarra** ne murmurent (comme il se doit…) le *Mit flügeln*. Ils délivrent ensuite "*con tutta la forza*" un *Bereite dich zu leben* ("*Prépare-toi à vivre*" !) vibrant d'émotion – qui emporte tout sur son passage, et notamment l'adhésion enthousiaste du public qui se rend bien compte qu'il vient de vivre un moment historique, et applaudit – debout et à tout rompre – pendant de longues minutes !…

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 10 juillet 2025 MAHLER : 2ème Symphonie dite « Résurrection ». Orchestre National du Capitole de Toulouse / Tarmo Peltokoski (direction). Crédit photo (c) Romai Alcaraz

---

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz),

le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction)

Pour ce 40e anniversaire du Festival Radio France Occitanie Montpellier, la rotation des Orchestres se poursuit lors des concerts du soir. Ce 11 juillet, le Philharmonique de Radio-France joue sous la direction de Kirill Karabits (en remplacement de la cheffe Mirga GraŽinyté-Tyla, annoncée souffrante). Plusieurs symétries se chevauchent dans ce programme foisonnant. Deux pièces ondoyantes font pénétrer les effluves maritimes dans l'Opéra Berlioz de Montpellier. Deux suites reprennent les épisodes symphoniques d'opéras anglais, tandis que deux compositeurs français se croisent sur l'affiche !

Côté mer, ce n'est pas la proche Méditerranée qui inspire les *Quatre Interludes marins (op. 33A)*, extraits de *Peter Grimes* de **Britten**, ni même *La Mer* de Debussy, mais plutôt l'Océan. Les quatre pièces de Britten rivalisent d'inventivité sur fond de motifs obsessionnels : dans le *Lento* de *Dawn* (Aurore), la singulière dualité entre les couleurs du registre aigu (violons sur la chanterelle, unis aux flûtes) et celles du

grave (basses de cuivres) ouvre les profondeurs océaniques. L'agitation maximale de *Sturm* (la tempête) soulève une orchestration, elle, ravélienne, *con fuoco*, parfaitement coordonnée par le chef ukrainien. Cependant, ce sont les trois esquisses Debussystes de *La Mer* (1905) qui surplombent la soirée par leur la liberté formelle, magnifiée par l'excellence des pupitres du *Philhar*. La fluidité des *soli* chez les vents (trompette bouchée, flûtes) anime *De l'aube à midi* ; les boucles mobiles des harpes et du glock accueillent le chant du cor anglais (une sirène) dans *Jeux de vagues*. Et le chef d'équipage dose les riches textures du *Dialogue du vent et de la mer.*

Côté opéra (suite d'orchestre tiré de) *The Exterminating Angel Symphony* de **Thomas Adès** (2020), tirée de son opéra éponyme, développe également de puissants effets d'orchestration. L'écriture plus convenue diffère de la suite de Britten : chaque mouvement est monolithique afin de capter l'ambiance horrifique de la noirceur du livret, adapté du film éponyme de Luis Buňuel (1962). L'auditeur est saisi par la déconstruction de danses évoquant l'Espagne, une fausse *habanera*, un enchaînement de valses dont les charmes sont balayés ici par un rictus, là par des mélodies crispées, suggérant le huis-clos anxiogène de l'opéra.

Quant au *Concerto n° 2* pour piano de **Saint-Saëns**, son souffle romantique n'est pas étranger à la thématique maritime, dansant sur la crête de l'*Allegro scherzando*, puis scintillant dans le *Presto* sous les doigts de **Marie-Ange Nguci**. Son jeu est caractérisé par une clarté polyphonique et une sonorité moelleuse, obtenue avec la pression de tout le corps sur le clavier. Sa virtuosité sans fard s'articule avec le dialogue orchestral, le tout manquant peut-être de fantaisie. Le plus décoiffant est sans doute le bis qu'elle offre au public : la *cadenza* du *Concerto pour la main gauche* de Ravel dont les flots frémissants dévalent l'étendue du clavier avec panache.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction). Crédit photo © Valentine Chauvin